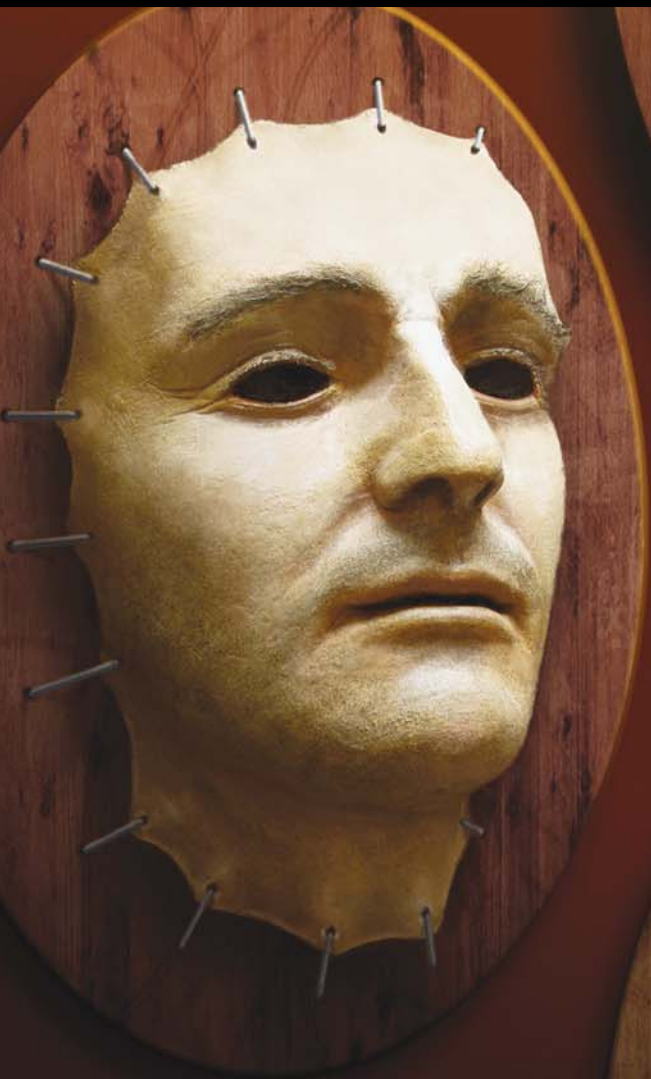


JEAN-JACQUES PELLETIER

LES VISAGES DE L'HUMANITÉ



Extrait de la publication



LES VISAGES DE L'HUMANITÉ

DU MÊME AUTEUR

- L'Homme à qui il poussait des bouches.* Roman.
Québec: L'instant même, 1994.
- L'Assassiné de l'intérieur.* Nouvelles.
Québec: L'instant même, 1997. (épuisé)
Lévis: Alire, Nouvelles 138, 2011.
- Écrire pour inquiéter et pour construire.* Essai.
Trois-Pistoles: Trois-Pistoles, 2002.
- Gestion financière des caisses de retraite* [M. Veilleux, C. Lockhead, C. Normand]. Essai.
Montréal: Béliveau éditeur, 2008.
- Les Taupes frénétiques.* Essai.
Montréal: Hurtubise, 2012.
- La Fabrique de l'extrême.* Essai.
Montréal: Hurtubise, 2012.
- L'Homme trafiqué.* Roman.
Longueuil: Le Préambule, 1987. (épuisé)
Beauport: Alire, Romans 031, 2000.
- La Femme trop tard.* Roman.
Montréal: Québec/Amérique, Sextant 7, 1994. (épuisé)
Beauport: Alire, Romans 048, 2001.
- Blunt – Les Treize Derniers Jours.* Roman.
Beauport: Alire, Romans 001, 1996.
- Les Gestionnaires de l'apocalypse*
- 1- *La Chair disparue.* Roman.
Beauport: Alire, Romans 021, 1998.
Lévis: Alire, GF, 2010.
 - 2- *L'Argent du monde.* Roman. (2 volumes)
Beauport: Alire, Romans 040/041, 2001.
Lévis: Alire, GF, 2010.
 - 3- *Le Bien des autres.* Roman. (2 volumes)
Lévis: Alire, Romans 072/073, 2003/2004.
Lévis: Alire, GF, 2011.
 - 4- *La Faim de la Terre.* Roman. (2 volumes)
Lévis: Alire, Romans 130/131, 2009.
Lévis: Alire, GF, 2011.

LES VISAGES DE L'HUMANITÉ

JEAN-JACQUES PELLETIER



Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: ÉRIC PICHÉ

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél.: 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél.: 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

ZI. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve

Tél. : 00 32 10 42 03 20

Télécopieur: 00 32 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2012 ÉDITIONS ALIRE INC. & JEAN-JACQUES PELLETIER

À Madeleine et à ses filles

TABLE DES MATIÈRES

AVANT : <i>LES VICTIMES</i>	1
I. <i>Le Théâtre des opérations</i>	3
II. <i>Perdre la face</i>	25
III. <i>Les Tea-Baggers</i>	33
PENDANT : <i>L'ARRACHEUR</i>	53
1.	55
2.	87
3.	103
4.	135
5.	175
6.	225
7.	275
8.	323
9.	383
10.	437
11.	493
12.	529
APRÈS : <i>LE COLLECTIONNEUR</i>	531
I. <i>Les Masques tombent</i>	533
II. <i>De nouveaux masques</i>	555

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Certains lieux, certaines institutions et certains personnages publics qui constituent le décor de ce roman ont été empruntés à la réalité.

Toutefois, les événements qui y sont racontés, de même que les actions et les paroles prêtées aux personnages, sont entièrement imaginaires.

Ce ne sont pas les mécontents qui prendront le pouvoir mais ceux qui auront su tourner le mécontentement à leur profit...

L'exploitation de la bêtise n'est pas à la portée du premier imbécile venu.

Dans la vie, il y a des gens qui trinquent pour que les autres puissent boire...

Yvan Audouard

AVANT

LES VICTIMES

I

LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

LA FIN D'UNE OPÉRATION

La femme descendit dans la salle des machines du *Destiny*, ferma la porte derrière elle et s'assura de la verrouiller.

La précaution était inutile. La côte était à un kilomètre. Et il n'y avait plus personne d'autre qu'elle sur le yacht.

Personne de vivant.

Mais, dans l'univers de Natalya, cela n'existait pas, des précautions inutiles.

Devant elle, un cadavre était étendu sur le plancher. Juste à côté de l'immense compartiment qui servait de réservoir à essence.

Une précaution de l'ancien propriétaire, ce réservoir supplémentaire. On ne sait jamais quand on va avoir besoin de quelques gallons de plus. Soit pour rattraper des adversaires, soit pour leur échapper.

En matière de précautions, il partageait le point de vue de Natalya. Mais, dans son cas à lui, les précautions n'avaient finalement servi à rien. Il y avait près d'une heure qu'il était mort.

Natalya se pencha pour examiner sa nuque. La fléchette avait laissé une toute petite trace. On aurait dit une piqûre d'insecte. Il y avait peu de chances qu'elle

soit découverte. Mais il valait mieux ne courir aucun risque.

Quarante-deux minutes plus tard, elle avait examiné chacune des cabines du yacht, à la recherche de traces qu'elle aurait oublié de faire disparaître. Elle avait également inspecté l'immense salon, la salle à manger ainsi que la cabine de pilotage.

Comme elle s'y attendait, elle ne trouva rien. Elle pouvait maintenant partir.

Le contrat avait duré sept semaines. La cible avait été neutralisée. Quatre de ses gardes du corps avaient connu le même sort. Chacun d'eux était allongé sur le lit de sa cabine. Il ne lui restait plus qu'à faire disparaître les dernières traces éventuelles de l'opération.

Elle enleva ses vêtements et les mit dans un sac étanche où il y avait déjà un téléphone portable. Elle revêtit ensuite une combinaison de plongée. Avec les palmes, ce serait un jeu d'enfant de rejoindre la côte. Il suffisait de se laisser guider par les lumières de la marina.

Une fois arrivée à destination, elle se hissa à bord d'un yacht de dimension beaucoup plus modeste. Elle se changea rapidement dans la cabine puis revint sur le pont avec son téléphone portable.

Elle appuya sur trois chiffres. L'instant d'après, le ciel s'illuminait.

Elle raccrocha.

La lumière de l'incendie persista pendant près de cinq minutes. Puis elle disparut en quelques secondes. Ce qui restait du *Destiny* venait de s'enfoncer dans l'océan.

Si jamais on retrouvait les restes des cadavres qu'elle y avait abandonnés, il y avait peu de chances qu'on puisse les identifier. Surtout le ressortissant russe qui était sa cible. L'explosion avait certainement éparpillé son corps dans la pièce avant que la violence de l'incendie achève de carboniser ce qu'il en restait.

Une fois les dernières lueurs de l'incendie disparues, Natalya fit un second appel tout en retournant à la cabine.

— C'est fait, se contenta-t-elle de dire.

LE DÉBUT D'UNE OPÉRATION

L'homme avait un visage mûr, une petite moustache et des sourcils indisciplinés. Ses traits semblaient étrangement figés. Son paletot provenait d'une boutique anglaise.

Il entra dans le loft, referma la porte derrière lui et s'assura de verrouiller. Il se rendit ensuite dans le coin cuisine.

Comme convenu, le cadavre était allongé sur la table.

Un peu plus loin, sur le comptoir, à côté de l'évier, il y avait un plateau en métal. Tous les instruments dont il aurait besoin y étaient. En double. Au cas où une des lames se briserait.

L'homme enleva son paletot, le plia et le déposa sur une chaise. Il enleva ensuite son veston, le plia à son tour et le déposa par-dessus son paletot. Puis il roula ses manches de chemise.

Il était important de se mettre à l'aise. C'était un travail de précision.

Finalement, il enleva le masque qui lui recouvrait l'ensemble de la tête et le posa par-dessus son veston.

Il ne lui restait plus qu'à enfiler des gants de chirurgien. Non par souci d'asepsie, mais pour éviter de laisser ses empreintes digitales ou des traces d'ADN sur les instruments.

Devant lui, le cadavre avait l'air calme. Reposé.

La peau du visage semblait avoir la bonne température. Ce n'était pas comme le précédent, qui n'avait pas suffisamment dégelé.

L'homme sentit l'excitation le gagner. Même si c'était son cinquième en deux jours et qu'il n'avait presque pas dormi la nuit précédente.

Les horaires avaient beau être un peu déjantés, il s'estimait chanceux. On le payait pour satisfaire ses fantasmes. On le payait même généreusement. Et aucun des patients sur lesquels il exerçait ses talents n'était en mesure de se plaindre : ils étaient tous morts.

Autre avantage : il pouvait se dire qu'il ne faisait de mal à personne.

La seule source de stress tenait à la qualité de l'opération. Car on exigeait de lui la perfection. C'est pourquoi il procédait lentement. Avec minutie. Le moindre geste brusque risquait de causer des dégâts irréparables.

Il sortit des écouteurs de la poche de son pantalon, les brancha au iPod nano fixé à sa chemise, sous le troisième bouton, et mit les écouteurs dans ses oreilles.

Les paroles de Gainsbourg se firent entendre, portées par la voix de Vanessa Paradis.

On m'dévisage

On m'envisage...

Il approcha le plateau et le posa sur la table, juste au-dessus de la tête de son patient. Il prit ensuite un scalpel de la main gauche et fit une légère entaille derrière l'oreille droite du mort.

Puis, d'un geste fluide et continu, il traça une ligne qui descendit le long des cheveux, traversa la gorge, remonta vers l'oreille gauche, suivit la ligne des cheveux pour traverser le front et s'arrêta précisément à l'endroit où il avait amorcé l'entaille.

Maintenant, le vrai travail pouvait commencer. Il avait délimité son terrain de jeu.

ENTRE DEUX OPÉRATIONS

— Tu as besoin de quelque chose ?

Natalya sentit la tension dans son visage se relâcher. La voix de basse de Malcolm avait toujours cet effet sur elle.

C'était le plus ancien de ses ex.

— Je prendrais volontiers un verre de champagne, répondit Natalya.

Elle l'entendit rire.

— Pour ça, il va falloir attendre que tu viennes à Londres.

— Cela risque de prendre un certain temps.

Toutes les négociations pour le contrat qu'elle venait d'achever s'étaient déroulées par téléphone et par Internet. Il y avait plus de quatre ans qu'elle l'avait rencontré en personne.

— J'ai une équipe de nettoyeurs à proximité, reprit la voix de Malcolm. Si tu en as besoin...

— Ce ne sera pas nécessaire. Le yacht a été détruit par l'explosion et complètement brûlé. Les débris reposent au fond de la Méditerranée, à un mille de la côte.

— Tu es certaine que rien ne peut permettre de remonter jusqu'à toi ?

— Absolument certaine.

Il y avait maintenant un début d'impatience dans sa voix.

— J'ai utilisé trois de leurs propres bombes pour incendier le yacht, ajouta-t-elle.

— Et les balles ?

— Une de leurs armes. Tu n'as rien à craindre, votre histoire va tenir.

L'histoire en question avait été minutieusement élaborée par le département que dirigeait Malcolm.

En toute rigueur, parler de département était abusif. L'expression « petite équipe » aurait été plus juste. Mais l'administration, dans sa grande sagesse, avait baptisé « département » cette espèce de cellule de crise permanente qu'il dirigeait.

Son rôle était de gérer les crises avant qu'elles se produisent. En termes pratiques, il s'agissait d'identifier des intervenants ou des groupes qui montaient, dans les milieux criminels ou terroristes, et de faire en sorte que leur progression soit enrayée.

Le plus souvent, le moyen employé consistait à susciter des guerres internes entre factions, à dresser les organisations les unes contre les autres. Par exemple, en faisant assassiner Semeion Dragonov sur son propre yacht pour ensuite répandre des rumeurs comme quoi il avait été éliminé par la ‘Ndrangheta.

L’élimination du trafiquant d’armes par Natalya était le coup d’envoi d’une opération destinée à saboter les projets de rapprochement entre les mafias russe et calabraise pour contrôler le marché européen.

Des preuves feraient bientôt surface pour accréditer les rumeurs : des traces de virements bancaires, des courriels...

L’équipe de Malcolm avait même réalisé une vidéo qui serait diffusée en temps opportun sur YouTube. On y verrait des hommes au profil italien surveiller le yacht de Dragonov. On verrait ensuite des plongeurs entrer dans l’eau, puis des plongeurs sortir de l’eau. En séquence finale, on verrait l’explosion du yacht.

La deuxième étape serait l’élimination d’un dirigeant de la ‘Ndrangheta.

Bien sûr, Natalya n’avait pas été informée de tous ces détails. Mais elle connaissait bien Malcolm. Elle avait déjà exécuté un certain nombre de contrats pour lui. Et elle avait une connaissance approfondie du dossier de sa cible. Il lui était assez facile de se faire une bonne idée du genre d’opération dans laquelle s’inscrivait sa contribution.

— Tu es certaine de ne pas vouloir travailler pour nous ? demanda Malcolm. On pourrait se voir plus souvent.

Ce fut au tour de Natalya d’éclater de rire.

— Le gouvernement de Sa Majesté n’a pas les moyens de payer mes honoraires. C’est pourquoi je préfère te rendre de menus services à l’occasion.

— Services que je finis toujours par te rendre. Souvent à plusieurs reprises.

— Cela fait partie de mon charme.

— Est-ce que tu exploites tous tes ex de la même manière ?

— Avec toi, je prends des gants blancs.

— C'est ce que tu dis à chacun, je présume.

— Bien sûr.

— D'accord. Fais-moi quand même signe si tu viens à Londres.

Après avoir raccroché, Natalya éprouva un sentiment de vide. C'était la même chose chaque fois qu'un contrat se terminait. Heureusement, elle en avait déjà un autre en vue. Il promettait d'être plus intéressant encore.

En fait, c'était plus qu'un contrat. Si ses informations étaient exactes, ce serait l'aboutissement d'une chasse qui durait depuis plus de vingt ans.

Elle prit l'ordinateur portable qui était sur le bureau, entra le code de sécurité pour désactiver la fonction de veille et cliqua sur une icône de la page d'accueil.

Un dossier apparut.

Il avait pour nom : Victor Prose.

LES DÉBUTS D'UN OPÉRATEUR

Aussitôt l'opération terminée, l'homme se lava les mains, les essuya méticuleusement, déroula ses manches de chemise et attacha les poignets.

Il remit ensuite son masque. Pas question qu'il prenne le risque que quelqu'un voie son visage.

Puis il déplia son veston, s'assura qu'il tombait bien, mit son paletot et sortit sans s'inquiéter du cadavre qu'il laissait derrière lui. D'autres personnes s'occuperaient d'en disposer. D'autres encore, pas nécessairement les mêmes, nettoieraient les instruments et s'assureraient de faire disparaître toute trace de sa présence sur les lieux. Ensuite elles emballeraient les instruments, les rangeraient dans leurs sacs de transport et les entreposeraient en lieu sûr, de manière à ce qu'il puisse les récupérer pour la prochaine opération.

Une Chrysler 300 aux vitres opacifiées l'attendait à la sortie.

La voiture le déposerait à l'aéroport. Un avion privé, nolisé par son mécène, le ramènerait ensuite à Paris.

Son mécène...

Il ne l'avait rencontré qu'une fois.

La rencontre avait eu lieu à Annecy. Dans une résidence somptueuse sur le bord du lac, à l'écart de la ville.

Les débuts de ce que le mécène avait appelé leur « association » avaient eu un côté surréaliste. Les deux hommes étaient masqués.

L'opérateur avait son masque habituel, librement inspiré du personnage d'Hercule Poirot, tel que personnifié par David Suchet. Le mécène arborait pour sa part un masque de César d'une vérité saisissante. Il avait poussé le réalisme jusqu'à porter un costume à l'avenant et à le recevoir assis sur une chaise curule.

— Je vais faire de vous un des plus grands artistes de l'histoire de l'humanité, avait-il dit. Il suffira que vous réalisiez les œuvres que je vous commanderai. Je vous accorde un an pour perfectionner votre technique.

— Pour qui aurai-je le plaisir de produire ces œuvres ?

— Aux fins de notre association, je serai simplement votre mécène. Vous serez le collecteur.

— Cela fait un peu froid.

— Je préfère le terme « professionnel »... En échange de vos services, je subviendrai à tous vos besoins.

Sans trop s'illusionner sur cet éventuel statut artistique, le sosie artificiel d'Hercule Poirot avait cependant été impressionné par l'aide financière que lui proposait son nouveau mécène. Et par son efficacité.

Trois jours plus tard, il se retrouvait propriétaire d'un appartement dans le septième arrondissement. L'appartement était situé au rez-de-chaussée et possédait un accès exclusif au sous-sol.

Le collecteur y avait aménagé son atelier de travail. Un généreux budget lui avait été octroyé à cette fin.

Par la suite, le mécène avait eu peu d'exigences. De temps à autre, il s'enquêrait des progrès de sa technique. À l'occasion, pour vérifier les progrès en question, il lui demandait d'effectuer ce qu'il appelait une « œuvre ». Rien de très exigeant. Surtout quand on considérait les honoraires qu'il lui payait pour chacune de ces œuvres.

Et cela, c'était sans compter la pension qu'il lui versait.

— Vous pouvez considérer ces versements comme une sorte de *retainer*, lui avait expliqué le chargé d'affaires du mécène. Une compensation régulière qu'il vous octroie pour obtenir un accès exclusif à vos compétences.

Toutes ses communications avec le mécène passaient par ce chargé d'affaires. Il lui avait déclaré s'appeler Bernard Hogue. Sans doute un faux nom, s'était dit le collecteur. Mais cela n'avait pas d'importance.

Une semaine plus tôt, Hogue l'avait prévenu que les choses allaient bientôt changer. Le moment d'entreprendre le grand œuvre approchait.

Comme de fait, quelques jours après cette annonce, la première vraie commande était arrivée : cinq œuvres devaient être réalisées dans un laps de temps très court. D'autres commandes suivraient, mais à un rythme moins exigeant.

Pour tenir compte du stress que pouvait imposer ce travail dans des conditions d'urgence, les honoraires alloués pour la réalisation de chacune des œuvres étaient doublés.

OPÉRATION DOUBLE

Natalya avait les pieds immobilisés dans un bloc de ciment et les mains attachées derrière le dos. Le

bloc de ciment était posé sur une sorte de trottoir roulant qui traversait une très longue pièce étroite. En tournant la tête, elle ne pouvait en voir ni le début ni la fin.

Tout le long du mur auquel elle faisait face, des instruments de torture et des machines à tuer étaient exposés : garrot à vis, guillotine, casque à mèche, estrapade, potence, poire d'angoisse, roue de la mort...

Il y avait même différentes sortes de chevalets, dont la fonction était d'étirer les suppliciés jusqu'à ce que leurs articulations se brisent, que les tendons et les muscles se déchirent puis se rompent...

Le trottoir roulant s'immobilisait devant chaque appareil. Elle devait alors choisir. Oui ou non.

Chaque fois, elle disait non.

Le trottoir roulant se remettait en marche jusqu'à l'appareil suivant. Une fois encore, elle disait non. Et le trottoir reprenait sa marche.

Au-dessus de chaque appareil, un écran télé s'allumait à son arrivée. Une vidéo illustrait l'utilisation de l'appareil concerné.

Plus elle progressait, plus les appareils devenaient excentriques. Elle était maintenant devant un enrouleur d'entrailles. Comme son nom l'indiquait, il servait à éviscérer, à vider un corps de ses tripes tout en laissant la victime en vie. De la sorte, ladite victime pouvait voir ses propres boyaux s'enrouler lentement sur le cylindre qui tournait devant elle à mesure qu'elle se vidait.

Venait ensuite une vierge de fer. Puis un écraseur de crânes. Ce dernier était composé d'une calotte et d'une mentonnière dont le rapprochement exerçait une pression qui écrasait inexorablement la tête de la victime.

Il y avait aussi un pendule, comme dans la nouvelle d'Edgar Poe, un taureau d'airain, et même un Apega de Nabis.

À chaque arrêt, Natalya faisait la même réponse, chaque fois avec plus d'angoisse. Car la dernière réponse serait oui. C'était la nature du choix qu'on lui avait imposé. Une personne qu'elle aimait serait tuée. Elle ne savait pas qui. Mais elle pouvait choisir la manière dont elle le serait. Faire en sorte que ce soit le moins douloureux possible.

Si elle ne choisissait pas, ce serait le dernier appareil de mort qui serait son choix par défaut. Ne pas choisir, c'était choisir la dernière machine de mort. Quelle qu'elle soit.

Elle était cependant incapable de choisir. Car, plus elle avançait, plus les formes de morts lui semblaient horribles. Elle regrettait presque de ne pas avoir choisi la guillotine, un des premiers appareils qu'elle avait refusés. Choisir était au-dessus de ses forces. Elle ne pouvait pas renoncer à l'espoir que quelque part, dans ce défilé d'horreurs, il y ait une forme de mort plus douce, plus rapide, presque clémente.

Elle était devant une Scavenger's Daughter quand un bruit de cloches se mit à enfler. Au point de faire vibrer tout l'édifice, lui sembla-t-il. Puis la pièce commença à se décomposer. Littéralement. À voler en morceaux. Comme une vitre qui éclate au ralenti.

Natalya se retrouva brusquement dans son lit. Le bruit du carillon continuait de résonner, mais beaucoup moins fortement. Il provenait de son téléphone portable.

Son commanditaire, l'homme de l'ombre...

Elle avait fini par choisir ces termes, qu'elle utilisait indifféremment, pour désigner celui qu'elle considérait à la fois comme une sorte de bienfaiteur, de conseiller technique, de pourvoyeur d'informations, de quasi-superviseur et comme une source intarissable de contrats lucratifs.

— Je vous appelle à un mauvais moment ? fit une voix que Natalya avait toujours connue posée et légèrement ironique.

— Oui... Euh, non... Je veux dire, c'était un mauvais moment, mais c'est bien d'avoir appelé.

— Quelque chose ne va pas ?

— Juste un cauchemar. Votre appel m'a réveillée.

— Vous êtes certaine d'être en état de discuter ? Je peux rappeler plus tard si vous...

— Tout va bien. Vous pouvez parler.

— Ce que j'ai à vous dire est probablement lié à votre cauchemar.

— Vous avez obtenu une confirmation ?

— Presque. Des rumeurs font état d'une opération au Québec qui correspond à son profil.

— Je le savais ! C'est lui !

— C'est effectivement l'hypothèse la plus probable.

— Je suis certaine que c'est lui !

Lui...

Il n'avait même pas de nom. Il y avait plus de vingt ans que Natalya le traquait. Malgré ses efforts, elle n'avait même pas réussi à découvrir l'identité sous laquelle il se cachait. Encore moins à l'approcher.

Tout ce qu'elle avait pu apprendre, c'était qu'il s'était recyclé comme « intermédiaire », qu'il opérât à la frontière de la légalité, là où les hommes d'affaires et le crime organisé ont besoin les uns des autres, mais préfèrent ne pas avoir de rapports officiels.

Sur la planète, il y avait des dizaines, peut-être même des centaines de milliers de personnes à qui l'on pouvait appliquer cette description de tâches. Mais, au fil des ans, avec l'aide de l'homme de l'ombre, elle avait progressivement réduit cette liste à un petit millier. C'était un progrès énorme, mais quand même dérisoire, étant donné que ces individus avaient l'habitude de changer fréquemment d'identité, de voyager sans arrêt et de se méfier de toute question portant sur leur vie personnelle... En plus, Natalya n'avait aucun souvenir de ce à quoi il ressemblait.

— Vous êtes certaine de pouvoir vous débrouiller seule ? demanda la voix du commanditaire.

- Oui.
- Si vous avez besoin de quoi que ce soit...
- Je sais.
- Et Prose ?
- Ne vous faites pas de souci pour Prose, je vais m'occuper de lui.

L'OPÉRATEUR CLANDESTIN

Bernard Hogue avait écouté les deux premiers actes de *L'Enlèvement au sérail* avec toute l'apparente attention dont il était capable.

Il détestait l'opéra. Mais Sbire lui avait fixé rendez-vous à l'Opéra populaire de Vienne. Il avait reçu les billets par la poste, à la petite auberge de Québec où il avait une chambre depuis quatre mois.

Comme Sbire était celui qui lui donnait la plus grande partie de ses contrats, il n'était pas question qu'il refuse. Ni de se rendre à Vienne, ni d'assister à l'opéra, ni de le faire avec tout le respect approprié — ce qui impliquait de paraître intéressé... minimalement. On ne mord pas la main qui vous nourrit. Et encore moins celle qui vous a professionnellement mis au monde.

Une fois Belmonte et Pedrillo rassurés sur la fidélité de leurs fiancées respectives et le rideau retombé, Sbire se tourna vers Hogue.

— J'ai la faiblesse de ne pas apprécier particulièrement la fréquentation de la foule, dit-il. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi une corbeille.

Il se pencha, prit la mallette à sa gauche et en sortit deux flûtes de cristal et une bouteille de Roederer rosé. Il posa le tout sur la petite table à sa droite.

— Cela nous évitera la cohue, la promiscuité, la cacophonie des conversations et les odeurs désagréables.

Il remplit les flûtes aux deux tiers.

— Au succès de vos entreprises, dit-il, qui sont aussi les miennes.

Après avoir pris le temps de déguster une première gorgée, d'examiner l'évolution des bulles et pris une deuxième gorgée, il tourna son regard vers Hogue.

— Votre séjour à Québec se déroule à votre goût ? demanda-t-il.

— J'aurais préféré travailler à partir de Paris. Ou de la Suisse, à la rigueur. Mais compte tenu des exigences du travail...

— C'est curieux, j'avais plutôt l'impression que vous vous plaisiez particulièrement, là-bas. Depuis le temps que vous y êtes...

Le sourire de Hogue se modifia à peine. Juste ce qu'il fallait pour montrer à Sbire qu'il avait saisi l'ironie de la remarque, mais sans plus. Il n'était pas question de paraître le moins affecté par quelque commentaire que ce soit sur la qualité de son travail.

— Notre client commence à manifester des signes d'impatience, reprit Sbire.

— L'exigence de ne pas faire de vagues complique les choses. Il faut prendre le temps de repérer les cibles, de se documenter sur elles, de découvrir leurs vulnérabilités, de construire un scénario adapté à chacune, de trouver de la main-d'œuvre compétente, fiable...

— Et les choses progressent ?

— Tout devrait se conclure d'ici quelques semaines. Le plus difficile était d'approcher les opposants, de gagner leur confiance. Pour cela, je dispose maintenant d'une opératrice de premier ordre.

— « Une » opératrice ?

— N...

— Vous l'avez rencontrée ?

La voix de Sbire trahissait son incrédulité.

— Bien sûr que non. Personne ne l'a jamais rencontrée. Mais j'ai toutes les raisons de croire que c'est bien elle... À commencer par la hauteur de ses honoraires.

N...

La tueuse professionnelle qui n'avait jamais été arrêtée, dont personne n'avait de photo, dont l'histoire était un mystère et qui avait la réputation de n'avoir jamais raté un contrat.

Le seul élément qui avait filtré quant à son identité était son habitude d'utiliser fréquemment des prénoms qui commençaient par N. Natasha, Nathanya, Natashka, Nathalie...

De là venait son surnom : N...

Mais peut-être était-ce une stratégie de désinformation. Une forme de protection supplémentaire.

— N... travaille pour vous, reprit Sbire.

— Il me fallait un opérateur *top* niveau. Quelqu'un dont je puisse être absolument sûr... Avec le temps qu'exigent de moi vos autres contrats !

— Et cet opérateur dont vous m'avez parlé, la dernière fois ?

— Pour dénicher des intervenants de terrain, il est parfait. Il connaît tout le monde dans le milieu. Il m'épargne énormément de temps.

— Vraiment?... Je n'ose pas imaginer ce que ça serait si vous ne l'aviez pas trouvé !

Cette fois encore, Hogue ignora la remarque de Sbire et se contenta de continuer à sourire.

— Il ne faudrait quand même pas que vous mettiez tous vos œufs dans le même panier, reprit Sbire.

— Rassurez-vous. J'ai lancé quelques petites opérations parallèles pour éliminer un certain nombre de contrariétés.

Que ces contrariétés soient des personnes n'avait pas besoin d'être précisé. Dans ce type de conversations, Hogue et Sbire se comprenaient à demi-mot.

— Pour vous être agréable, reprit Hogue, je me suis efforcé de faire preuve de créativité. Nos amis écolos vont rencontrer leur Tchernobyl.

— Vraiment ?

— Cette fois, je crois que je vais vraiment vous étonner.

— N’essayez tout de même pas d’en faire trop. L’important, c’est que ce soit réglé le plus rapidement possible.

L’OPÉRATEUR QUI VENAIT DU MILIEU

Nabil Saharabia était mégalomane. Accessoirement, il était aussi le propriétaire de l’empire médiatique Saharabia Media.

Dans les plans de Saharabia, Larry Smart jouait un rôle crucial. De lui dépendait le développement de son empire médiatique en Chine. Un marché de plus d’un milliard d’éventuels consommateurs d’informations, d’histoires, d’images, de scoops, de publicités, d’opinions, de modes... bref, de tout ce que les médias vendaient.

C’était pour cette raison que Saharabia s’efforçait de rencontrer Larry Smart le plus souvent possible.

Cette fois, ils étaient à un bal de charité au profit des familles des victimes chinoises des insurrections tibétaines.

C’était la première fois que Saharabia entendait parler de victimes chinoises au Tibet, mais il n’allait pas chipoter sur les détails. L’important était de ne rien négliger pour que Smart demeure dans de bonnes dispositions à son endroit.

À cet effet, il offrit une généreuse contribution à la cause des victimes chinoises. La femme qui recueillait les dons, à l’entrée de la salle de bal, le remercia du plus gracieux des sourires et l’assura que c’était toujours un plaisir de recevoir les amis de la Chine.

Saharabia monta ensuite rejoindre Smart dans sa suite, au dernier étage de l’hôtel.

— Et alors, les autorisations ? demanda-t-il d’emblée, après avoir serré la main de Smart.

Ce dernier, habitué au manque de manières des Occidentaux, ne se formalisa pas de cette brusquerie et continua de sourire comme si c’était un réel plaisir de rencontrer son invité.

Malgré des traits légèrement occidentalisés, Smart pouvait passer pour Chinois, l'héritage génétique de son père, un ancien haut dirigeant du parti maintenant à la retraite, ayant largement supplanté celui de sa mère, une interprète qui était demeurée en Chine à titre de maîtresse officielle de son père pendant plus de vingt ans. Smart avait hérité du nom de sa mère, son père ne pouvant pas officiellement reconnaître un bâtard, mais il l'avait guidé vers une carrière où sa double appartenance lui permettait de jouer les intermédiaires au plus haut niveau.

Officiellement, il s'agissait d'un multimillionnaire qui avait fait son argent dans l'immobilier, à Shanghai, particulièrement dans la reconstruction de Pudong. On lui devait aussi l'aménagement de ce qui restait du vieux quartier hollandais, juste en face, sur l'autre rive de la rivière Huang Po, ainsi que plusieurs des édifices du Bund.

De taille moyenne, d'une apparence anodine, perpétuellement souriant, Smart avait déjà poussé l'auto-dérision jusqu'à apparaître dans une publicité pour la voiture Smart, qui affichait comme slogan : *Get Smart*.

En fait, derrière ce masque de bonhomie se dissimulait un très efficace représentant des services secrets chinois.

— Notre projet progresse, dit Smart en offrant un siège à Saharabia.

— Et ça va continuer pendant combien de temps encore avant d'aboutir ? demanda ce dernier.

Sans attendre la réponse, il prit un verre de scotch qui l'attendait, sur la petite table, à côté de son fauteuil. Du même geste, il leva son verre en direction de son hôte et prit une gorgée, qui fut suivie d'une expiration de satisfaction que n'aurait pas reniée la plus grossière des publicités de bière.

— Nous sommes plus près du point d'arrivée que du point de départ, répondit Smart.

— J'espère bien ! Ça fait deux ans qu'on discute.

— Votre projet est d'une ampleur considérable. Beaucoup de responsables doivent être consultés. Dans toutes les régions.

— Doivent être achetés, vous voulez dire !

Sans paraître le moins du monde indisposé par la brutalité des propos de Saharabia, Smart sourit, comme si son interlocuteur avait soulevé un trait amusant du comportement de ses compatriotes.

— Un peu d'argent est parfois un excellent moyen de lubrifier des processus de décision, d'amoinrir des résistances...

— Avec ce que ça m'a coûté jusqu'à maintenant, j'ai l'impression que c'est la Chine au complet que je suis en train d'acheter !

Le ton amusé de Saharabia se voulait un moyen d'atténuer la violence de son propos.

— C'est un peu ce que vous faites, non ? répliqua Smart sur le même ton.

La remarque prit Saharabia par surprise. Son verre s'immobilisa à quelques centimètres de ses lèvres.

— L'exclusivité de la distribution des médias occidentaux pour l'ensemble de notre territoire ! reprit Smart. C'est considérable ! Non seulement vous allez pouvoir favoriser vos propres médias, mais vous allez être en mesure d'imposer des frais à tous ceux qui vont devoir passer par vous pour diffuser en Chine... Vous serez même capable d'exclure vos principaux concurrents !

— Je n'ai jamais nié l'intérêt de ce contrat pour mes entreprises. J'aimerais juste pouvoir le signer !

— Je vous assure que les choses progressent. Mais parlez-moi de votre autre projet. Celui qui est destiné à donner un coup d'accélérateur au développement de Saharabia Media.

— Tout est en place. Le lancement de l'opération se fera dans trois semaines. Un mois, tout au plus.

— Pour les investisseurs que je représente, il s'agit d'un élément clé. Si cette opération réussit...

— Il n'est pas question qu'elle ne réussisse pas. Cette opération va faire de Saharabia Media une entreprise dominante dans son secteur sur le plan mondial.

— J'en conviens volontiers. À mon avis, le seul problème sera de bien contrôler l'aspect politique de cette opération.

— Il n'y a pas de souci. Washington et Hollywood, c'est la même chose.

— Hollywood...

Smart sourit légèrement et sembla se replier sur lui-même, comme s'il était submergé par la quantité de souvenirs qui lui revenaient à la mémoire.

Smart avait rencontré Saharabia à Hollywood. À la soirée des Oscars.

Depuis plus de dix ans, Smart investissait dans différentes productions. Au point d'être maintenant considéré comme un joueur majeur.

Chaque année, il injectait plusieurs centaines de millions dans l'industrie cinématographique. En partie son propre argent, en partie celui d'autres investisseurs qui désiraient conserver l'anonymat. La rumeur voulait que le plus important de ces anonymes soit le gouvernement chinois lui-même.

Jamais Smart n'avait exercé de pressions pour modifier l'image que donnaient de la Chine les films dans lesquels il investissait. Il se contentait d'éviter ceux qui la critiquaient. Ou encore, ceux dans lesquels jouaient des comédiens qui la critiquaient...

Il n'était pas le seul à suivre cette politique, mais il était celui qui avait les poches les plus profondes. Et comme la crise avait fait fondre les sources américaines de financement, les investisseurs chinois avaient acquis un rôle majeur dans la survie de Hollywood.

À la longue, la politique menée par les investisseurs chinois avait porté fruit. Désormais, producteurs et

réalisateurs savaient que le financement serait plus facile à trouver, les autorisations de tournage sur place plus faciles à obtenir, si le film présentait une image avantageuse de la Chine.

Les personnages de méchants Chinois avaient disparu comme par magie des productions hollywoodiennes. Dans *Pirates des Caraïbes III*, pour la version commercialisée en Chine, on avait fait disparaître le personnage du méchant pirate chinois, jugé trop caricatural. Dans un autre film, les méchants Chinois avaient été remplacés par de méchants Nord-Coréens.

À l'inverse, les louanges pleuvaient. Dans le film *2012*, le secrétaire de la Maison-Blanche lui-même louait la sagesse et le savoir-faire des Chinois, pour avoir eu la prévoyance de construire l'arche qui allait sauver l'humanité !

Quand un film de Hollywood était tourné en Chine, on pouvait désormais être sûr qu'il ne contiendrait rien d'offensant ou de susceptible d'être jugé offensant pour la Chine – quelles que puissent être, par ailleurs, les gesticulations médiatiques des diplomates et des hommes politiques.

Et le plus beau, c'était que Smart n'avait rien d'autre à faire que d'investir dans des projets qui lui semblaient rentables.

En l'espace de dix ans, lui et quelques autres comme lui avaient changé l'image de son pays dans le cinéma américain... et donc dans l'esprit de quelques milliards de spectateurs.

C'était ce travail de défense de la mère patrie qu'il allait poursuivre avec la complicité de Saharabia. Mais, cette fois, le travail aurait des effets qui s'inscriraient de façon beaucoup plus concrète dans la vie des Américains.

— Je me suis laissé dire que votre candidate était plutôt fortunée, reprit Smart.

— Elle, pas tellement. Mais il y a de gros investisseurs derrière elle.

— Vous savez qui ?

— Je n'ai pas encore réussi à le savoir. Tout l'argent passe par un super PAC. Les contributeurs sont anonymes.

— Votre pays est vraiment étonnant !

— En quoi ?

— Vos citoyens se bousculent pour mettre leur vie privée sur Internet et les grandes fortunes financent la gestion de la vie publique à l'abri des regards... Et vous nous reprochez d'être un pays autoritaire !

— Un pays autoritaire, c'est un pays qui empêche les gens de s'exprimer. Ici, les gens s'expriment. Ça ne change rien, mais ils s'expriment... Même que ça aide à ce que rien ne change.

— Encore vos théories sur le pouvoir des médias ?

— Pour neutraliser la capacité de nuisance des gens, il faut deux choses. La première est de les laisser s'exprimer, pour qu'ils puissent défouler. Ils appellent ça se sentir libres.

— Et la deuxième ?

— Leur fournir des opinions simples et amusantes, qu'ils peuvent répéter sans même s'en rendre compte. C'est ce qu'ils appellent dire ce qu'ils pensent.

— Et vous croyez que c'est ce que Saharabia Media va nous apporter ?

— Si ça fonctionne aux États-Unis, pourquoi ça ne fonctionnerait pas ailleurs ? Ça vaut la peine d'essayer, non ?

— Votre optimisme est réconfortant.

— Le seul problème, ce sont les autorisations.

— Officiellement, je ne peux rien vous promettre encore. Mais je suis intimement convaincu que nos négociations connaîtront bientôt un dénouement heureux.

Après le départ de Saharabia, Larry Smart téléphona à Beijing pour rendre compte de ses discussions avec Saharabia.

— Il va déclencher l'opération d'ici trois ou quatre semaines. Et il ne sait pas qui sont les autres investisseurs.

C'étaient les deux informations que son supérieur lui avait demandé de vérifier.

— Vous le croyez ?

— Oui.

— Bien. Vous me tenez informé de tout nouveau développement.

II

PERDRE LA FACE

BANGKOK

Le lieutenant-colonel Prasath Prakham était entré au poste de police avec l'idée de se reposer. Les dernières nuits avaient été relativement tranquilles.

Il n'y avait pas de tsunami. Les inondations étaient en voie d'être résorbées. Les affrontements avec les chemises rouges étaient choses du passé maintenant que la sœur de Takin Shinawatra avait pris le pouvoir. Même les islamistes du sud du pays avaient retrouvé un niveau d'agitation normal et ne menaçaient plus de commettre des attentats dans la capitale.

Ne restait qu'à contrôler les excès des touristes et des trafiquants. Autrement dit, rien de bien exigeant.

Il fallait aussi arrêter les voleurs qui dépassaient les bornes, histoire de rassurer les touristes. Emprisonner les détracteurs du roi, aussi... Procéder à quelques arrestations de temps à autre pour satisfaire aux accords internationaux sur la répression de la prostitution enfantine.

Mais tout cela, c'était la routine. Le fidèle sergent-chef Ekachai Nadee pouvait s'en occuper. Prasath aurait tout le loisir de profiter du divan-lit qu'il avait fait installer dans son bureau.

Il défit son ceinturon, s'allongea sur le divan et ferma les yeux. Trois heures de repos avant de retourner chez lui.

À peine avait-il réussi à s'endormir que le sergent Nadee faisait irruption dans la pièce.

— Chef, il faut que vous veniez ! Il y a eu un meurtre.

— Un meurtre... Vous me dérangez pour un meurtre !

Puis, réalisant que le fidèle sergent-chef Nadee ne l'aurait probablement pas dérangé sans raison, surtout pas sans prendre le temps de frapper à la porte, il demanda :

— C'est quelqu'un d'important ?

— Je ne sais pas. Mais il est particulier, le mort. Vraiment particulier.

NEW YORK

Le lieutenant Brian Vasquez mettait de l'ordre sur son bureau. Cela lui semblait être l'activité la moins risquée à laquelle il pouvait s'adonner, histoire de justifier son salaire sans s'exposer à de nouvelles complications.

La journée avait été longue. Avant son quart de jour, il avait accepté de remplacer un collègue pour le quart de nuit. Seize heures de suite à répartir les tâches au gré des drames, des tragédies et des méfaits survenus sur le territoire du district.

En plus, il avait passé une partie de l'après-midi à défendre un de ses hommes. Marshall. Il avait les affaires internes sur le dos.

Un bon policier, Marshall. Mais il ne s'était jamais remis du départ de sa femme... Difficile de le blâmer. Elle était partie à cause d'un trafiquant qui menaçait de tuer leur fils... Brandon. Huit ans... Des représailles. Parce que Marshall avait arrêté le trafiquant.

Depuis, Marshall n'était plus le même. Il avait des moments... erratiques.

La veille, un trafiquant avait été acquitté. À cause d'une erreur grossière de procédure. L'adjoint du procureur avait bâclé le travail. Deux ans d'enquête à l'eau.

Marshall aurait sans doute réussi à se contrôler. Même s'il soupçonnait l'adjoint du procureur d'avoir été payé pour commettre cette erreur.

Mais l'adjoint lui avait dit qu'il n'aurait qu'à le retrouver et à l'arrêter de nouveau. Sur l'air de : un de perdu, dix de retrouvés... « Vous savez où le trouver. Il doit déjà avoir recommencé à dealer »... Comme si c'était un vulgaire revendeur. Un soldat de bas étage qui passait ses journées à arpenter le même coin de rue. Comme si ce n'était pas un des plus gros trafiquants de New York. Et que ce n'était pas lui qui avait terrorisé sa femme et son fils...

Marshall lui avait mis son poing dans la figure. Pour faire bonne mesure, il avait choisi la sortie du Palais de justice pour s'exécuter. Juste devant le groupe de reporters et de photographes qui les attendait pour les interviewer...

Les réflexions du lieutenant Vasquez furent interrompues par l'arrivée précipitée dans son bureau du jeune inspecteur Dustin Mills. Il paraissait excité.

— On en a trouvé un dans un *body bag*, dit-il.

Vasquez lui jeta un regard à peine étonné et continua son rangement. Des cadavres, à New York, on en trouvait dans le ciment des édifices, dans des bacs à rebuts, dans les suites des hôtels de luxe, sur le toit des gratte-ciel, enterrés dans des parcs ou simplement abandonnés dans la rue. Alors, un *body bag*...

— Un *body bag*, insista Mills. Il était déjà dans un *body bag*.

Vasquez regarda de nouveau son jeune adjoint. Il y avait décidément quelque chose d'inaccoutumé dans sa voix. Quelque chose qui ne cadrait pas avec son flegme habituel.

— C'est bien, non ? répliqua Vasquez. Quelqu'un qui fait gratuitement une partie du travail pour nous... Faudrait lui donner une médaille.

— Ce n'est pas tout... Je veux dire, le *body bag*, ce n'est pas tout.

SYDNEY

— Quoi !

Des traces d'incrédulité flottaient dans le regard mal réveillé de l'inspecteur Brodie Anderson.

— Il faut que vous veniez.

— Si c'est encore une de vos stupides blagues, Jake Harris !

— Je vous jure que c'est vrai, inspecteur.

Anderson regarda son réveille-matin dans l'espoir d'avoir mal vu quand la sonnerie du téléphone l'avait réveillé.

Seul le dernier chiffre avait changé. Un six avait remplacé le cinq. Il était six heures vingt-six.

— Alors, vous venez ? insista la voix de Harris.

— D'accord, je prends un café et je viens.

— Faites vite.

— Il est mort, Harris. Il ne peut pas aller bien loin.

Une demi-heure plus tard, Anderson devait convenir que ce n'était pas une des farces stupides dont Harris avait l'habitude.

Le corps était dans un *body bag*. Entre ses mains repliées sur sa poitrine, il y avait un sachet de thé.

Et puis... il y avait son visage.

PARIS

Le commissaire de police Frédéric Antoine darda un regard courroucé sur l'agent de police qui l'accompagnait.

Une recrue. Lambert Maurice. Il en était à son premier meurtre. C'était lui qui avait découvert le corps.

— Il n'a plus de visage, dit Maurice.

— Heureusement que vous me le faites remarquer.

Maurice se pencha et prit l'objet que le cadavre tenait entre ses mains. Il le montra à son supérieur.

— Regardez ce qu'il a entre les mains. On dirait un sachet de thé.

— Vous avez effectivement découvert un sachet de thé... Vous pensez que c'est l'arme du crime ?

— Non, bien sûr que non... Mais c'est curieux qu'on l'ait mis là. Vous ne trouvez pas ?

La question du jeune policier manifestait surtout son besoin de se faire rassurer. Ce qu'il demandait en réalité à son supérieur, c'était de faire entrer l'ensemble de ce qu'il voyait dans le cadre d'une explication rationnelle.

— Selon vous, Maurice, que signifie cet indice ?

— Peut-être qu'il est britannique...

Le commissaire soupira.

Le jeune policier se pencha de nouveau pour examiner le cadavre. Son supérieur le rappela à l'ordre.

— Maurice, vous en avez encore pour longtemps à contaminer la scène de crime ?

— Euh... non, commissaire.

Le jeune policier replaça alors le sachet de thé entre les mains du cadavre, en s'efforçant de lui redonner la position exacte qu'il avait.

— Cessez immédiatement de tripoter ce cadavre et ce sac de thé !

— Mais... je voulais...

— L'équipe technique sera ici d'une minute à l'autre. Si vous voulez vous rendre utile, essayez plutôt de trouver celui qui a fait ça.

— Probablement un règlement de compte dans le milieu. Un caïd qui veut envoyer un message à un concurrent.

— Vous suggérez qu'il a voulu lui faire perdre la face ? ironisa doucement le commissaire.

— Je... Je veux dire que les voyous sont coutumiers de ce genre de... choses.

— Je veux votre rapport en fin de matinée sur mon bureau.

— Bien, commissaire.

— Je vous laisse vous occuper de la suite.

Le commissaire Antoine tourna les talons et s'éloigna de la scène de crime.

Avant de franchir la porte de l'appartement, il lança à Maurice, sans se retourner :

— À l'avenir, ne me dérangez pas chez moi pour ce genre de fait divers. Je ne suis pas préposé à la collecte des ordures.

LE CAIRE

Chakib Nasser, le directeur de la police du gouvernorat de Louxor, hésitait. Un corps sans visage enveloppé dans un *body bag* avait été trouvé à proximité de l'ambassade des États-Unis.

Le meurtre ferait du bruit. L'homme était mort depuis plusieurs jours. Et on lui avait arraché le visage. Littéralement.

Or un musulman devait être enterré dans les vingt-quatre heures suivant son décès. Et il devait être entier. Il ne devait pas lui manquer d'organes. Sinon, la transition vers l'autre monde était plus compliquée. Plus difficile. Et le résultat plus hasardeux.

C'était pour cette raison que la première idée de Nasser avait été de faire disparaître le corps. Il n'avait pas besoin de ce genre d'incident dans la ville dont il avait la charge. Cela pouvait être mauvais pour sa carrière.

D'un autre côté, pouvait-il se permettre de le faire disparaître sans en référer à la toute-puissante Force de la sécurité centrale, qui relevait du ministère de l'Intérieur ? Comment l'officier qui commandait le détachement local de Louxor allait-il réagir ?

Peut-être le féliciterait-il d'avoir escamoté le corps ? Ce genre de meurtre pouvait facilement être utilisé par les manifestants de la place Tahrir comme instrument de propagande contre les forces policières. Il pouvait devenir le symbole de toutes les brutalités qu'on leur reprochait.

Par contre, ça pouvait aussi être une affaire politique...

Peut-être la Force de sécurité centrale était-elle déjà au courant. Peut-être comptait-elle utiliser l'incident dans une opération de propagande. Et alors, s'il faisait disparaître le corps...

Nasser hésitait encore quand son adjoint entra précipitamment dans le bureau. Il avait une vidéo montrant le cadavre. C'était déjà sur Internet.

— Damnés blogueurs, malgré Nasser.

Quand il apprit que c'était un acte de terrorisme contre les musulmans, son opinion changea du tout au tout. Le sentiment d'avoir échappé à un désastre l'envahit. Non seulement l'affaire relevait du ministère de l'Intérieur, mais les services secrets seraient probablement impliqués.

Il frissonna.

S'il avait fallu qu'il fasse disparaître le cadavre...

III

LES TEA-BAGGERS

BROSSARD

L'ex-inspecteur-chef Gonzague Théberge profitait du plaisir simple de se lever et de ne pas savoir quoi faire. Certains appelaient ça la retraite.

Pour sa part, l'ex-policier préférait le terme « repos forcé ». Ou mieux : « relégation permanente ». C'est ainsi qu'il se sentait, maintenant : relégué sur les lignes de côté. Tout au plus pouvait-il espérer apercevoir une partie de ce qui se passait sur le terrain de jeu.

Pour occuper ses journées, il s'était mis à suivre les informations avec assiduité, malgré le tort que cela causait à son humeur et à son estomac. Le spectacle insistant de ce qu'il appelait depuis toujours « la bêtise jacassante et militante » minait son humeur. Son épouse prétendait que ça minait également sa santé.

Les derniers mois lui en avaient donné une solide ration, de cette « bêtise jacassante et militante ». Il avait observé avec un malaise croissant l'évolution parallèle des manifestations étudiantes et des réactions des politiciens. Puis les aberrations qu'avait provoquées la loi spéciale.

Il ne pouvait se faire à l'idée qu'une société, par l'intermédiaire de son gouvernement, demande aux

policiers de cogner sur sa jeunesse. Jour après jour. Cette société avait quelque chose de détraqué.

Déjà, deux étudiants avaient failli y rester. Un avait même perdu un œil.

Un policier du SPVM avait envoyé la fille d'un collègue à l'hôpital en lui aspergeant le visage de poivre de Cayenne. Le fils d'un autre avait des problèmes d'audition à cause des bombes assourdissantes...

La plupart des policiers étaient crevés. L'impatience montait. La rancœur... Les erreurs de jugement se multipliaient. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il y ait des dérapages...

Ailleurs sur la planète, ce n'était pas mieux. Tous les jours, les médias permettaient à Théberge de se transformer en témoin assidu des aberrations quotidiennes de l'humanité. C'est ainsi qu'il eut la chance, si on peut dire, de voir une des premières diffusions du message des Tea-Baggers.

La vidéo commençait par cinq images fixes qui présentaient à tour de rôle cinq cadavres dont le visage avait été arraché.

Les cinq corps étaient dans la même position : couchés sur le dos, les mains croisées sur la poitrine, à l'intérieur d'un *body bag* ouvert pour laisser voir le haut du corps.

La sixième image présentait un gros plan des mains d'une des victimes. Entre ses pouces croisés, on pouvait reconnaître un sachet de thé.

L'image suivante était celle d'un planisphère. Cinq petits sachets de thé y étaient épinglés. Près des cinq villes où les cadavres avaient été découverts. Cinq zooms suivirent, sur les noms de Bangkok, New York, Sydney, Paris et Le Caire.

Une voix off se fit alors entendre.

Tea-Baggers... Bientôt près de chez vous.

L'espace d'un instant, il se demanda si c'était un publicitaire.

Puis il réalisa que c'en était effectivement un. Le terrorisme accomplissait ce qu'il était par essence : mettre en scène du spectaculaire pour rejoindre le plus large public possible.

BEIJING, CITÉ INTERDITE

— Une opération menée avec une précision d'horloger suisse, résuma Larry Smart.

— Pour ça...

Sbire pouvait difficilement être en désaccord avec le jugement de son hôte... Cinq attentats. En simultanément sur cinq continents. Des cadavres exposés de façon identique. Préparés avec le même soin.

— Selon mes informations, reprit-il, les corps auraient été préparés au même endroit, congelés, puis expédiés à leur destination dans des cercueils réfrigérés.

— Je n'ai rien entendu à ce sujet dans les médias.

— Pour l'instant, ils se limitent à la description des cinq corps, ils spéculent sur l'identité des mystérieux Tea-Baggers et ils s'interrogent sur les réactions à venir des musulmans. Quand ils vont avoir besoin d'un nouvel angle, comme ils disent dans leur jargon, ils vont s'intéresser aux aspects techniques.

— À moins que les « exploits » des Tea-Baggers ne provoquent des ripostes musulmanes qui accaparent à leur tour les médias.

— Cela fait sûrement partie des scénarios envisagés par les promoteurs de ce... spectacle.

— À votre avis, pour quelle raison n'y a-t-il eu aucune victime sur le territoire chinois ? Ou même indien ?

— Peut-être pour signifier clairement qu'il s'agit d'un conflit entre l'Occident et l'Islam. Peut-être par égard pour votre pays, pour ne pas le mettre dans une situation embarrassante.

Smart esquissa un sourire et leva sa coupe de Romanée Conti.

— À la santé de ces terroristes remplis de prévenance, dit-il.

— À leur santé, fit Sbire en levant à son tour sa coupe.

Après avoir pris une gorgée, il parcourut discrètement du regard les tables voisines. Il y avait là quelques membres hauts placés du Parti, mais surtout des hommes d'affaires. Les moins riches comptaient leur fortune en centaines de millions.

Parmi les convives, Sbire était le seul Occidental. Très peu d'Occidentaux avaient le privilège d'être invités aux banquets du Club des 100, à l'intérieur de la Cité interdite.

De nombreuses rumeurs, toujours démenties, avaient circulé au sujet de ces banquets. Selon les autorités, il s'agissait d'une légende urbaine. Il était impensable qu'un groupe de capitalistes, fussent-ils chinois, utilise à ses propres fins un trésor national comme la Cité interdite.

Sur chaque table, les plats s'entassaient. Cela allait du steak de tamanoir à la cervelle de bonobo, en passant par la soupe aux ailerons de requin, les testicules de tigre et le cœur d'ours polaire. Un plat contenant de la poudre de corne de rhinocéros était placé au centre. Les convives pouvaient s'en servir comme assaisonnement.

Un point unissait tous ces plats : il s'agissait d'animaux en voie de disparition... ou sur le point de l'être.

Sur une crédence, à l'un des bouts de la table, il y avait une sélection complète des premiers crus de Bordeaux. Des millésimes d'un âge respectable. Ainsi que deux bouteilles de Romanée Conti : 1990 et 1999. Toutes les bouteilles étaient ouvertes, la plupart encore pleines. Un serveur s'y tenait en permanence pour assurer le service.

Sbire était l'invité de Larry Smart, son principal contact à Beijing. Ce dernier était accompagné de Li

Wa, un homme d'affaires extrêmement riche qui avait la particularité de ne pas appartenir au Parti. Cela en faisait une sorte d'exception.

Ce que Sbire ne savait pas, c'était que Li Wa appartenait au Parti communiste chinois plus sûrement que s'il en avait été un membre en règle. Son statut lui permettait de fréquenter des individus avec qui le Parti désirait affirmer n'avoir aucun contact. Cela allait des groupes de pirates informatiques à des individus comme Nicolas Sbire.

Depuis le début de leur rencontre, Li Wa semblait vouloir limiter son rôle à écouter de façon ostensiblement bienveillante et à faire des signes discrets aux serveurs assignés à leur table.

— Avez-vous une idée de ce à quoi nous devons maintenant nous attendre ? reprit Smart.

— Bien entendu, je n'ai aucun lien avec ces mystérieux terroristes.

— Bien entendu.

— Mais j'imagine mal qu'ils s'arrêtent après un tel coup d'envoi.

— En effet.

— Par contre, je serais surpris qu'ils persistent dans ce type de dispersion géographique. À leur place, je procéderaï à des interventions plus concentrées.

— Plus concentrées, se contenta de reprendre Smart.

— Je m'attends à une concentration de leurs activités en Amérique du Nord et, dans une moindre mesure, en Europe.

— Ce serait logique.

— Comment croyez-vous que les Américains vont réagir ?

La question venait de Li Wa. C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche pour émettre autre chose que ce que Sbire appelait du « bruit diplomatique » : un mélange de formules de politesse, de questions anodines sur le bien-être de ses interlocuteurs et de souhaits

généraux quant à l'amélioration de la situation de la planète.

Sbire fit mine de réfléchir en concentrant son regard sur le vin qu'il faisait tourner lentement dans son verre.

— De façon excessive, finit-il par répondre. Peut-être pas au début, mais si les incidents se multiplient, comme je m'attends à ce qu'ils le fassent... Oui, on peut escompter une réponse excessive de la part des Américains. Peut-être pas des autorités elles-mêmes, dans un premier temps, mais elles n'auront pas le choix de suivre la population.

— Il semble qu'on en sache très peu sur ce groupe, fit Smart. À peine leur nom, en fait : les Tea-Baggers.

— Cette première vague d'incidents a été conçue comme le lancement d'une campagne publicitaire. Pour créer un impact, attirer l'attention. Rendre le public réceptif à la suite du message... Je suis certain que les enjeux vont bientôt se préciser.

— Votre perspicacité est vraiment étonnante, fit Li Wa. Peu de gens savent démêler l'écheveau des rumeurs et des on-dit pour en tirer des prévisions relativement certaines sur le cours des événements.

— Une simple question de filtres, répondit Sbire. Il suffit d'éliminer le bruit de fond. Ce qui reste est alors l'essentiel.

— Si vous n'aviez pas si souvent eu raison par le passé, j'aurais de la difficulté à vous croire, fit Smart en riant.

Il leva son verre pour un nouveau toast.

— Si j'ai bien compris, dit-il, vous nous quittez demain matin.

— Pour New York. Une rencontre avec des représentants d'une agence de notation.

— Quelque chose qui devrait nous inquiéter ?

— Vous inquiéter ? Non. Mais vous pourriez y voir une excellente occasion d'affaires. On me dit que la situation de l'euro pourrait encore se détériorer.

MORGES

De la fenêtre de sa chambre, Drasko Valadji regardait le lac Léman. S'il avait choisi l'hôtel de la Couronne de préférence au plus prestigieux Petit Manoir, ce n'était pas pour des raisons financières. Il aurait eu les moyens de louer la totalité des chambres du Petit Manoir pour plusieurs années et d'inclure le coût de la location dans les dépenses courantes de la semaine.

C'était par prudence.

Valadji retourna s'asseoir à la petite table de la suite, prit une gorgée de bière et jeta un regard aux manchettes des journaux. *La Tribune*, le *Times*, *Il Tempo*, *The Herald Tribune*...

Partout, c'étaient les mêmes propos indignés, les mêmes vœux pieux. La même volonté de ne rien faire, déguisée en propos pontifiants et moralisateurs. La condamnation des Tea-Baggers était unanime.

Il activa la fonction « enregistrement » de son iPhone.

— Les imbéciles ! Ils pensent qu'ils peuvent arrêter le processus avec des déclarations de principe ! Cette fois, ils ne verront rien venir.

Il arrêta l'enregistrement et reprit une gorgée de bière. Une bière *light*.

Voyager léger. Exister léger... C'était le moyen le plus sûr de passer inaperçu. Avec l'âge, Valadji avait découvert les vertus de la légèreté. Traverser la vie en laissant le moins de traces possible. Se concentrer sur l'essentiel et agir à travers des intermédiaires qui ignoraient son identité. Ou même qu'ils travaillaient pour quelqu'un d'autre.

Valadji n'avait pas toujours été un adepte de cette philosophie. En d'autres temps, en d'autres lieux, sous d'autres noms, il avait vécu sous les lumières et fréquenté l'élite, bien déterminé à être de ceux qui comptent, de ceux dont les décisions allaient modifier le cours de l'histoire.

Cette arrogance lui avait coûté cher. Elle avait même failli lui coûter la vie.

Depuis lors, Valadji cultivait la discrétion. Nouveau visage, nouvel environnement, nouveau style de vie... Il menait une existence retirée, ne vivant que pour sa passion, exerçant son pouvoir de façon retenue, uniquement quand la satisfaction de sa passion était en jeu.

Il réactiva la fonction d'enregistrement.

— À leur insu, les Tea-Baggers vont marquer le début d'un bouleversement majeur dans l'histoire de l'humanité.

Il fit une pause, regarda longuement les montagnes, de l'autre côté du lac.

— La guerre est une étape inévitable. Il est irréaliste de croire qu'on peut l'empêcher. Et pas seulement la guerre: le chaos. Il n'y a que dans les romans de science-fiction qu'on peut civiliser les transitions, réduire les périodes de guerre et de destruction qui précèdent l'émergence d'un ordre nouveau. Les nouvelles civilisations se construisent sur des cimetières.

Il fut interrompu par un cognement discret à la porte de la suite.

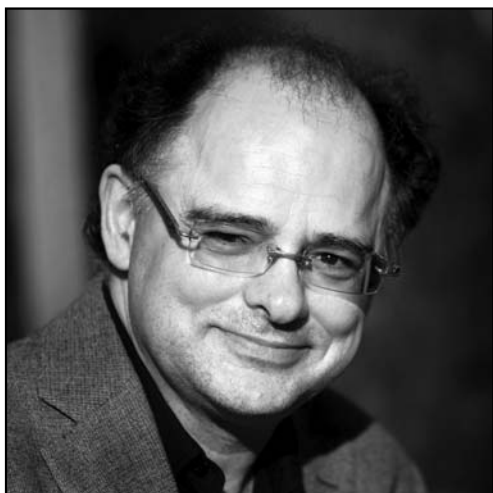
Valadji arrêta l'enregistrement, vérifia par l'œilleton de la porte l'identité du visiteur et ouvrit.

— Pour vous, dit simplement l'employé de l'hôtel en lui tendant une grande enveloppe matelassée.

Valadji lui donna un pourboire raisonnablement généreux, referma la porte, puis déposa l'enveloppe sur la table, par-dessus les journaux, et l'ouvrit avec précaution.

Comme il s'y attendait, elle contenait un cadre. À l'intérieur, il y avait un montage de quatre tatouages. Non pas des décalques, mais de vrais tatouages. Sur de la peau humaine. Tannée.

Selon le mot écrit par l'expéditeur, ils avaient été prélevés sur des corps de marins, au dix-neuvième siècle.



JEAN-JACQUES PELLETIER...

... a enseigné la philosophie pendant plusieurs années au cégep Lévis-Lauzon. Il siège toujours sur de nombreux comités de retraite et de placement.

Écrivain aux horizons multiples, le thriller est pour lui un moyen d'intégrer de façon créative l'étonnante diversité de ses centres d'intérêt : mondialisation des mafias et de l'économie, histoire de l'art, gestion financière, zen, guerres informatiques, techniques de manipulation des individus, chamanisme, évolution des médias, progrès scientifiques, troubles de la personnalité, stratégies géopolitiques...

Depuis *L'Homme trafiqué* jusqu'à *La Faim de la Terre*, dernier volet des « Gestionnaires de l'apocalypse », c'est un véritable univers qui se met en place. Dans l'ensemble de ses romans, sous le couvert d'intrigues complexes et troublantes, on retrouve un même regard ironique, une même interrogation sur les enjeux fondamentaux qui agitent notre société.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection « Essais »

- | | | |
|-----|--|------------------------------|
| 003 | <i>Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française</i> | Claude Janelle <i>et al.</i> |
| 004 | <i>Le Roman policier en Amérique française</i> | Norbert Spohner |
| 005 | <i>La Décennie charnière</i> | Claude Janelle |
| 006 | <i>Scènes de crimes</i> | Norbert Spohner |
| 007 | <i>Le Roman policier en Amérique française -2</i> | Norbert Spohner |
| 008 | <i>Le DALIAF (Dictionnaire des Auteurs des Littératures de l'Imaginaire de l'Amérique Française)</i> | Claude Janelle |

Collection « GF »

- | | | |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 002 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 003 | <i>Le Vide</i> | Patrick Senécal |
| 004 | <i>Hell.com</i> | Patrick Senécal |
| 005 | <i>5150, rue des Ormes</i> | Patrick Senécal |
| 006 | <i>Les Sept Jours du talion</i> | Patrick Senécal |
| 007 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 008 | <i>Le Deuxième gant</i> | Natasha Beaulieu |
| 009 | <i>Un choc soudain</i> (Jane Yeats -1) | Liz Brady |
| 010 | <i>Dans le quartier des agités</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -1) | Jacques Côté |
| 011 | <i>L'Argent du monde</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 012 | <i>Le Bien des autres</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3) | Jean-Jacques Pelletier |
| 013 | <i>Le Sang des prairies</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -2) | Jacques Côté |
| 014 | <i>Mauvaise Rencontre</i> (Jane Yeats -2) | Liz Brady |
| 015 | <i>La Faim de la Terre</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4) | Jean-Jacques Pelletier |
| 016 | <i>Torture, luxure et lecture</i> (Malphas -2) | Patrick Senécal |

Collection « Romans » / « Nouvelles »

- | | | |
|-----|--|------------------------|
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 042 | <i>Gueule d'ange</i> | Jacques Bissonnette |

043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Sénécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de næuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -1</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Semine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Semine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse INSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg

101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Sénécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Sénécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sermine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier
130	<i>La Faim de la Terre -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
131	<i>La Faim de la Terre -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
132	<i>La Dernière Main</i>	Eric Wright
133	<i>Les Visages de la vengeance</i> (Les Carnets de Francis -2)	François Lévesque
134	<i>La Tueuse de dragons</i>	Héloïse Côté
135	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -2</i>	Peter Sellers (dir.)
136	<i>Hell.com</i>	Patrick Sénécal
137	<i>L'Esprit de la meute</i>	François Lévesque
138	<i>L'Assassiné de l'intérieur</i>	Jean-Jacques Pelletier
139	<i>RESET – Le Voile de lumière</i>	Joël Champetier
140	(N) <i>Odyssées chimériques</i>	Claude Lalumière
141	<i>L'Infortune des bien nantis</i>	Maxime Houde
142	<i>La Saga d'Illyge</i>	Sylvie Bérard
143	<i>Montréal</i>	Éric Gauthier
144	<i>Le Deuxième gant</i>	Natasha Beaulieu
145	<i>Une mort comme rivière</i> (Les Carnets de Francis -3)	François Lévesque
146	<i>L'Inaveu</i>	Richard Ste-Marie
147	<i>Un choc soudain</i> (Jane Yeats -1)	Liz Brady

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

LES VISAGES DE L'HUMANITÉ
est le vingt-deuxième volume de la collection «GF»
et le cent quatre-vingt-septième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en octobre 2012
pour le compte des éditions



LES VISAGES DE L'HUMANITÉ



Écrivain aux horizons multiples, Jean-Jacques Pelletier considère le thriller comme un moyen privilégié d'intégrer de façon créative l'étonnante diversité de ses centres d'intérêt : mondialisation des mafias et de l'économie, histoire de l'art, gestion financière, guerres informatiques, zen, techniques de manipulation des individus, chamanisme, évolution des médias, progrès scientifiques, troubles de la personnalité, stratégies géopolitiques... C'est pourquoi on retrouve, dans Les Visages de l'humanité, la même interrogation sur les enjeux fondamentaux qui agitent notre société, le même regard ironique qui ont fait le succès de la tétralogie des « Gestionnaires de l'apocalypse ».

Partout sur la planète, des cadavres sont retrouvés dans des *body bags*. Entre leurs mains, un sachet de thé. Les *Tea-Baggies*... Ce qui frappe le plus ceux qui les voient, c'est la disparition de leur visage ! Un groupe antimusulman en réclame la paternité : les *Tea-Baggers*...

À Montréal, un militant de Gaz de Shit est brutalement assassiné. Contre toute attente, les soupçons se portent sur Victor Prose, un écrivain qui collabore avec l'organisation écologiste. Son ami, l'ex-inspecteur Gonzague Théberge, peut difficilement lui venir en aide : maintenant retraité, il est lui-même en butte à l'hostilité du nouveau directeur du SPVM.

Mais un malheur n'arrive jamais seul. La femme de Théberge est victime d'un attentat terroriste ! Les *Tea-Baggies* se multiplient. Tout comme les manifestations de Neutralize Wall Street et d'autres groupes d'Indignés extrêmes. Un autre membre de Gaz de Shit est assassiné. Théberge est à son tour soupçonné de meurtre.

Prose et Théberge, aidés de quelques amis, tentent de trouver ce qui relie tous ces attentats, de découvrir à qui ils profitent. Dans leur quête, ils seront aidés par la mystérieuse Natalya, la nouvelle amie de Prose. Sauf que celle-ci, à l'insu de tous, est une tueuse professionnelle.

Quelle est sa vraie mission ? Pour quelle raison a-t-elle approché Prose ? Pourrait-elle l'aider à démêler cet écheveau de complots avant que l'étau ait fini de se resserrer sur lui et sur Théberge ? Le désire-t-elle seulement ?



22,50 € TTC

29,95 \$